

l'aptitude ait été seulement révélée, ou qu'elle ait été créée de toutes pièces par les nécessités de la lutte pour la vie, la race qui montre aujourd'hui de pareilles qualités était déjà supérieure en puissance. Elle a dépassé en peu de temps les autres dans les voies qu'elles avaient ouvertes.

L'autre cause de sélection est celle qui a donné aux différents groupes ethniques de race dolicho-blonde leur physionomie psychique particulière.

L'adoption du christianisme par les peuples de la Grande-Bretagne et de la Germanie a été le point de départ d'une série de sélections que j'ai examinées dans un chapitre du volume précédent de ce cours (*Sélections sociales*, ch. x). L'orientation de cette sélection a été changée au bout de plusieurs siècles par le passage de presque toutes les populations dolicho-blondes au protestantisme, et ce passage a été un grand bien. L'influence du christianisme, non pas en raison des dogmes mais surtout de la morale dangereuse de cette religion, a puissamment agi pour réduire les peuples à l'infériorité. Les dolicho-blonds du nord ont eu le double avantage de passer avec plusieurs siècles de retard sous l'influence de l'Eglise, et de s'en débarrasser il y a déjà plusieurs siècles. Cet avantage se fait nettement sentir dans la proportion des eugéniques chez les dolicho-blonds et chez les peuples catholiques de l'Europe. La sélection religieuse, en tout cas, est depuis longtemps orientée en sens tout différent dans les pays catholiques et protestants, et l'exemple des Irlandais et des Flamands, dolicho-blonds et catholiques, permet d'apprécier, en les comparant aux Ecossais et aux Hollandais, la portée pratique de cette divergence.

Les groupements politiques ont été une autre cause de sélection, portant davantage à la différenciation des peuples dolicho-blonds. Je ne parle pas des groupements en partis,

mais de la répartition historique en seigneuries, communes et états.

Si la race zoologique est sous la dépendance nécessaire d'une commune filiation, la race politique, si je puis employer ce terme si absurde, est due au croisement et à la convergence, sous l'action de sélections communes, d'éléments ethniques différents. Le régime féodal et ses formes atténuées ont rendu le très grand service d'avoir fixé au sol, d'une manière rigoureuse, des populations jusqu'ici à demi nomades. L'œuvre de fixation des populations, accomplie par les Romains sur leur territoire, ne remonte pour les peuples du nord qu'à la fin du Moyen-Age. A partir de ce moment les hommes furent étroitement parqués en petits groupes territoriaux, forcés d'évoluer sur place, et les conditions historiques de l'évolution variables à l'infini, malgré la généralité de l'orientation. C'est le cas ordinaire de la formation des nations, modifié par cette condition particulière que les éléments non aryens, très communs dans les autres pays, étaient fort rares dans les régions qui nous occupent.

Réalité biologique de la nation. — Je crois devoir entrer dans quelques détails sur cette question si importante de la convergence des éléments ethniques sous l'influence d'un milieu historique commun, et sur le caractère vraiment réel de la nation, qui semble aujourd'hui à tant d'esprits bourrés de fictions, une simple convention, pour ne pas dire une simple formule traditionnelle.

Les nations ne sont pas des sociétés dont on devient membre par élection, ni des associations d'intérêts où l'on entre en prenant une action, et d'où l'on sort comme d'une valeur. Cette manière de voir est celle de la généralité des publicistes, je ne parle pas des politiciens, qui n'en ont guère. Elle est

fausse et découle d'idées non moins fausses sur la personnalité humaine, et sur la prédominance des intérêts économiques. Les individus, je le répète, ne sont pas, comme le suppose le christianisme, d'église ou laïque, des unités égales et indépendantes, mais les produits inégaux d'hérités impérieuses. Les intérêts économiques de la génération présente, même de celle qui viendra aussitôt, sont de peu auprès des intérêts généraux et lointains de la nation, et le sacrifice des uns aux autres, quand il devient nécessaire, doit porter sur les premiers.

Une nation est un ensemble d'individus issus de différentes races, mais unis par des liens complexes de famille, et dont les ancêtres ont historiquement réagi les uns sur les autres, soumis à des sélections communes. Elle comprend les vivants, et des morts plus nombreux, et la postérité jusqu'à la fin des siècles, car la nation, d'une manière nécessaire, prétend à l'éternité et à l'université, c'est-à-dire à rester seule et à couvrir le globe entier de sa descendance.

La nation qui commence à se former comprend des races diverses, en proportion différente, et réparties d'une certaine manière dans la hiérarchie sociale. De ces individus sort peu à peu un groupe plus compact. De génération en génération les lignées se conjuguent, se ramifient et se conjuguent encore à l'infini. La communauté de plasma s'établit dans toute la masse, et il n'est point d'individu qui ne soit un peu parent de tous.

Depuis quinze siècles, par exemple, que la France existe, c'est-à-dire depuis 45 générations, le nombre théorique des ancêtres de chaque contemporain est prodigieux, et celui des parents collatéraux inconcevable. Dès la 20^e génération, c'est-à-dire depuis 1200, le nombre des auteurs directs de chaque individu s'élèverait à plus de deux millions, dont la moitié

pour cette vingtième génération. Pour la 45^e on arrive à 70 milliards environ, dont la moitié représentent les ancêtres au quarante-cinquième degré. Ces chiffres impossibles prouvent la prodigieuse répétition des mêmes personnes dans les diverses lignées du même individu, et la plus prodigieuse quantité de familles dans lesquelles il a pris des aïeules. Et si l'on tient compte des parentés en ligne collatérale, par chacun de ces ancêtres, les chiffres deviennent si nombreux que non seulement ils ne disent plus rien, mais qu'on ne peut les aligner !

Or ce feuillage infini des parentés, que l'œuvre de génération a fait, ne s'est guère étendu dans l'espace en dehors de certaines limites. L'apparentage est très intense entre individus du même pays, moindre hors de la province, et très faible avec les étrangers. Les barrières politiques, de plus en plus élevées jusqu'à la frontière de la nation, ont empêché les liens de s'établir.

La nation apparaît ainsi comme une immense famille complexe, limitée par des frontières. Les vivants sont solidaires des morts et ceux-ci de l'avenir. Assurément la plupart de ces liens sont infiniment ténus, sans cesse menacés ou brisés par le travail de la réversion, mais si entrecroisés que la trame reste forte, dans l'espace et dans le temps.

Entre tous ces êtres unis, de près ou de loin, par le sang, la communauté des conditions historiques d'évolution a établi des sélections convergentes. Dans chaque circonstance les individus doués de certaine façon, quelle que fût la forme de leur crâne et la composition de leur plasma, ont eu les chances de la reproduction pour eux, ou contre eux, et par suite la convergence psychologique des descendance a tendu à se réaliser. On comprend ainsi comment les tendances de race peuvent être, chez les individus contemporains, modifiées

suivant les pays par ces tendances nouvelles, et comment des individus de race zoologique différente peuvent être dans certains points de leur mentalité, plus rapprochés, s'ils sont compatriotes, que des individus de race identique, dont les ancêtres ont vécu des siècles et des siècles dans un autre milieu de culture.

On comprend aisément combien est absurde, dans ces conditions, l'idée même de naturalisation. C'est un non sens biologique, et un contre bon sens politique. Fabriquer des Français par décret, des Anglais artificiels ou des Allemands postiches est une des plus belles aberrations du droit. Jadis, quand on croyait au grand magasin des limbes, dont l'œuvre de chair déclanchait l'ouverture, comme on déclanche une boîte au tir aux pigeons, on pouvait prendre au sérieux la fiction de la naturalisation. On commence à se rendre compte que cette fiction est contraire à la nature des choses. La puissance publique ne peut pas plus faire d'un étranger un national que changer une femme en homme.

On peut donner à un étranger les droits d'un Français ; s'il a l'esprit fait d'une certaine façon il pourra en user comme un national, mais on n'en fera *jamais un Français*. Il faudra au moins le sang de deux femmes de notre nation pour que son petit-fils soit dans la famille autre chose qu'un membre adoptif, et, de longues générations durant, ses descendants, même issus de françaises, seront des français douteux ou incomplets. C'est la réponse qu'il faut faire aux partisans du renforcement des nations déjà formées, économistes distingués parfois, comme Novicow ou Leroy-Beaulieu, mais étrangers à la notion moderne et positive de la nation. L'admission des étrangers peut détruire en peu de temps une nation mais ne saurait assurer sa perpétuité par le renforcement de son effectif.

La psychologie de race est le facteur fondamental de l'évo-

lution historique, et l'évolution historique facteur de sélections qui modifient lentement la psychologie de race. Et de fait, même dans les pays dolicho-blonds, où l'alliage avec des races différentes a été peu considérable, la psychologie est variable. Entre les Hollandais et les Suédois, les Poméraniens et les Anglais, les Américains et les Australiens, il y a des affinités fondamentales, des caractères généraux communs inhérents à la race, mais il existe cependant un esprit américain, hollandais ou allemand, qui a son cachet personnel, et une infinité d'esprits locaux.

Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême, et supposer que la déformation de l'esprit de race puisse aller au-delà de certaines limites. Il est rare que cette déformation aille jusqu'à le rendre méconnaissable ; elle se borne à certains éléments de la psychologie, d'une manière variable, mais il reste toujours quelque chose du fonds. C'est ce que démontre l'anthropo-sociologie, dont les résultats prouvent que, malgré les déformations locales, les tendances générales de race subsistent dans les divers pays. Les lois fondamentales établies par cette science se vérifient chez les divers peuples dont la composition ethnique est la même, sans que les frontières y changent rien. Les exceptions dues à la convergence portent seulement sur des détails, et c'est une grave erreur de croire, comme l'ont fait jusqu'ici les historiens et les hommes d'état, que l'unification des races puisse devenir complète dans une nation. Cette fusion est aussi impossible au moral qu'au physique. Elle est contraire à des lois biologiques élémentaires, en ce qui concerne les résultats des croisements, et en ce qui concerne la sélection, l'uniformité psychique ne saurait être atteinte sans l'emploi, prolongé pendant des siècles, de procédés artificiels.

Caractères généraux de l'Aryen moderne. — *H. Europæus*, prenons pour type l'Anglais ou l'Américain, se distingue plutôt par la puissance de la raison et de la volonté que par la promptitude des idées, la facilité d'apprendre ou l'étendue de la mémoire. L'Espagnol ou l'Arabe, l'Indou lui-même ont une prodigieuse volubilité d'idées. Elles se succèdent avec tant de rapidité qu'ils ne peuvent les ordonner, et l'excès, quant aux résultats pratiques, équivaut à l'indigence. Le brachycéphale apprend à merveille, le Chinois a de remarquables facultés d'imitation. Le nègre, tant qu'il est jeune, est un bon écolier, la moyenne des nègres peut arriver à peu près à la même somme d'instruction que nos classes inférieures. Pour tout ce qui est intelligence pure, *Europæus* ne sort pas beaucoup de la moyenne de l'humanité, il n'a pas de caractères spéciaux. On trouve des sujets très intelligents, d'autres moins, d'autres fort peu, comme dans toutes les races.

Deux choses seulement caractérisent l'intelligence de la race. La capacité de travail intellectuel est remarquable. *Europæus* résiste à une somme d'heures de travail épuisante, je ne dirai pas pour les races inférieures comme le nègre, si vite lassé, mais même pour les autres races d'Europe. Un Français ou un Italien ne saurait en moyenne égaler la durée quotidienne de travail d'un Allemand, d'un Anglais ou d'un Américain, ni l'intensité de ce travail, ni le rendement. La supériorité de l'ouvrier anglais ou américain se retrouve dans la besogne intellectuelle. L'appareil nerveux est plus puissant, plus résistant. D'autre part l'intelligence est plus souple. *Europæus* n'éprouve pas de difficulté à rompre ses associations d'idées habituelles, cela est la cause ou l'effet de ses tendances vers quelque chose d'autre, de meilleur ou tout au moins de nouveau.

La raison est froide et juste. Elle calcule tout, calcule bien,

et aussi vite qu'il le faut, sans excès de hâte, et sans indécision. C'est une grande force chez l'homme de prendre une décision, la meilleure autant que possible, de n'en point changer sans raison nouvelle, et de le faire sans entêtement et sans amour-propre, quand les conditions ont changé. Ces qualités, l'Aryen les possède au plus haut degré.

Mais la qualité suprême de la race, celle qui la caractérise et la place au-dessus des autres, c'est sa volonté froide, précise, tenace, au-dessus de tous les obstacles. Quand le Français a bien parlé, il croit avoir agi, se trouve fatigué, il se couche. L'Anglais use peu de forces dans la parole, mais il agit, et tant qu'il n'a pas atteint son but, il ne cesse pas d'agir avec calme, avec constance, et toutes les ressources d'un esprit hardi et ingénieux. Cette supériorité dans le caractère n'existe pas au même degré chez l'Irlandais, héritier de la légèreté gauloise et de la mobilité ibérique. Chez l'Américain, Anglais pour trois quarts et Irlandais pour l'autre, la volonté s'associe à une richesse d'imagination plus grande, et se propose des buts qui dépassent en apparence les forces humaines. Cependant cette volonté, surchauffée, devenue ardente, parvient à emporter tous les obstacles, et si une race peut prétendre à réaliser l'impossible, c'est assurément celle des Gallo-Saxons d'Amérique.

Ce qui fait les races dominatrices, c'est l'aptitude au commandement. Par sa prestance, l'éclair d'acier de ses yeux bleus, sa voix rude, impérieuse, le Gaulois ou le Germain savait impressionner les Grecs et les Romains eux-mêmes. Plus encore l'Aryen moderne, avec les mêmes qualités et une volonté inflexible, sait montrer qu'il est fait pour être maître. Sa race est dominatrice par excellence, et d'une manière si naturelle que les autres s'habituent aisément à être dominées. Il suffit de quelques milliers d'Anglais pour gouverner les

Indes, où nous mettrions, nous, un million de fonctionnaires sans parvenir à leur assurer le respect.

Les tendances innées de l'Aryen constituent son véritable faciès psychique. Dans tout ce qu'il fait il met de la hardiesse. L'américanisme n'en est que l'exagération, poussée parfois, en vue de l'épatement du public, jusqu'à l'absurdité. Par ce caractère l'Aryen se distingue nettement de toutes les autres races, et surtout du bon brachycéphale, dont le principal souci est de faire comme les autres. Cette tendance à fouler aux pieds l'esprit grégaire éclate de toutes parts aux Etats-Unis. Le Canada français, en avance sur nous et d'un indice céphalique très inférieur à celui de la moyenne de la population française actuelle, est en comparaison ce que nous appellerions très province. Ce besoin d'agir, et de faire grand, jusqu'à toucher à la mégalomanie, se confine dans des limites plus sages chez l'Anglais, l'Allemand, le Scandinave, mais il faut bien dire que la hardiesse à tout casser de l'Américain réussit parfaitement. Son esprit plein de ressources lui permet de réaliser les conceptions les plus extravagantes, et d'en tirer le plus grand profit.

Le même besoin d'action a toujours déterminé chez l'Aryen une combattivité intense. Les Grecs, les Gaulois, les Germains furent les plus grands batailleurs de l'antiquité. La chevalerie du Moyen Age et les noblesses modernes furent également batailleuses à l'extrême. Souvent on oppose cette humeur à celle du paisible brachycéphale, laborieux souffre-douleur du dolicho-blond. Il ne faut pas pousser l'effet à l'extrême. Le brachycéphale est peu hardi, pour être brave il a besoin d'être beaucoup. C'est en grande partie pour cela qu'il est souffre-douleur. Seulement il n'a pas le monopole du travail. Les ancêtres de l'Aryen cultivaient le blé, dont on trouve des grains dans les poteries néolithiques, alors que ceux du bra-

chycéphale vivaient encore probablement comme des singes, et si le paysan français ou piémontais travaille, le paysan hollandais, scandinave ou américain ne me paraît pas travailler moins. Il le fait seulement avec moins d'effort, par des moyens plus intelligents. Quant à l'ouvrier d'industrie anglais ou américain, il a seul assez de tête pour se débrouiller dans certaines machineries. Les ouvriers parisiens envoyés à Chicago pour le montage des expositions françaises furent obligés de revenir au bout de peu de jours, hors d'état de soutenir la concurrence, ou même de se servir des outils perfectionnés. Il suffit de visiter une ferme anglaise et une française, un logement d'ouvrier en Ecosse ou dans une ville de France, pour avoir l'impression d'une différence d'étage social entre travailleurs de race différente, occupés au même travail.

Cette combattivité intense n'a pas fait de l'Aryen seulement un conquérant, militaire et industriel, mais aussi un homme libre. Entre rudes compagnons il s'établit d'une manière nécessaire une transaction sur les bases d'une grande indépendance individuelle.

Les rapports avec autrui. Psychologie politique. — Les rapports de l'individu de race *Europæus* avec autrui sont dominés par deux qualités contradictoires en apparence, qu'il possède au plus haut degré. La première c'est son individualisme. Il pense, veut, agit pour soi, n'admet pas l'étranger dans sa vie. Vienne l'occasion où il a besoin des autres, et réciproquement où les autres ont besoin de lui, l'égoïste froid et implacable s'humanise, emploie toutes ses facultés pour le succès commun, et s'il le faut se sacrifie de propos très délibéré. Réfractaire à la moindre tentative d'autorité, se hérissant à la moindre atteinte à sa liberté personnelle, l'Aryen devient volontairement le soldat modèle et se soumet à toutes les disci-